

3

Quatrième Maxime : Le guerrier T'Sank dédaigne les armes.

Son corps est un temple de chair dont chaque partie est en harmonie avec toutes les autres. L'usage d'une arme déséquilibre cet édifice car elle constitue un prolongement du corps, non le corps lui-même. L'entraînement du guerrier T'Sank le rendra plus à l'aise avec les armes que lui offre son corps qu'avec des éléments extérieurs à celui-ci.

Cinquième Maxime : Le guerrier T'Sank envisage toute arme comme un outil.

Le but de l'outil est d'obtenir un résultat rapide. Pour le guerrier T'Sank, les armes permettent un gain de temps, non un gain de puissance.

Le pouvoir du guerrier ne se situe pas à l'extérieur de son corps, il se situe à l'intérieur. De même qu'un combattant médiocre échouera quelle que soit la qualité de son arsenal, un maître défera ses ennemis à mains nues quelles que soient les armes qu'ils lui opposeront.

*Sentences T'Sank, auteur inconnu
(attribuées à Ninfell T'Sank)*

* * *

D' aussi loin que remontait la mémoire pragmatique de ses parents, Maek avait toujours été un petit garçon tranquille, moins par obéissance que par inertie. Il demeurait en toute circonstance d'humeur égale, et n'ouvrait la bouche que pour exprimer le strict nécessaire à son bien-être.

Son activité principale consistait à observer les uns et les autres avec gravité. Il accomplissait les travaux de la friche avec détachement – dédain, disaient les mauvaises langues – sans chercher à discuter, avec une docilité qui décourageait les plus exigeants. Une mélancolie rêveuse était la seule émotion que laissaient filtrer ses yeux sombres, que ce soit durant le battage des épis ou le tissage des armures de paille durcie.

Cette attitude contrastait avec le caractère des habitants de la colonie, fermiers volubiles et vantards, à la parole facile et au geste haut. Les autres enfants, après une période de curiosité puis d'incompréhension, l'avaient écarté de leurs jeux. L'étape suivante avait été sa promotion au rang de souffre-douleur.

Malheureusement pour ses jeunes bourreaux, Maek ne montrait pas plus de disposition pour ce rôle que pour les autres. Lorsqu'un seau de poix se renversait sur sa tête, il allait sans un mot nettoyer sa longue chevelure corbeau. Quand un méchant croc-en-jambe l'envoyait tête la première dans les épis barbelés des carno-céréales fraîchement coupées, il se relevait, arrachait les tiges cherchant son sang et partait dans la direction opposée.

Après quelque temps, il ne fit donc office de dupe que pendant les moments d'oisiveté. Ceux-ci, heureusement pour le garçon, étaient rares. La première enclave dans les céréales datait de peu de temps, et les fermiers ne parvenaient à chasser que le strict nécessaire à l'avancée timide de la friche.

Maek avait deux frères, Brekaïc et Marmaloar, aussi différents de lui qu'on pouvait l'être.

Marmaloar, au nom plus long – c'était l'aîné –, conquérait depuis peu une certaine renommée dans sa façon de récolter. Les jours de moisson, il partait avant les autres, à l'aube, muni de quelques

plaques de protection. Parvenu au site de défrichage, il se dévêtait et s'allongeait sur la paille morte. Pendant un long moment, il narguait les suçoirs de blé qui se tendaient vers lui, puis il se jetait nu dans les céréales. Celles-ci, d'abord surprises par cet élan suicidaire, ne tardaient pas à redresser leurs pics carnassiers et se ruaient sur le festin. Voracité fatale car Marmaloar absorbait avant son expédition un cocktail d'herbicides que le champ impatienté ne prenait pas la peine de détecter. Lorsqu'il s'apercevait finalement de son erreur, une zone de blé inanimée s'étendait autour du fermier, et les tiges survivantes ondulaient avec horreur dans la direction opposée.

Marmaloar ramassait alors ses prises, de bons gros épis gorgés de sève, et retournait victorieux vers la colonie, les cicatrices sur son corps musculeux comme autant de trophées. Même si la méthode péchait par manque d'efficacité, beaucoup lui reconnaissaient un sens aigu du spectacle. Plus important, quelques jeunes filles courageuses accompagnaient parfois le paysan et se pâmaient devant sa belle silhouette nue sur fond de blés mûrs.

Akanem-Narak, son père et chef de la Colonie, désapprouvait le manque de sobriété de ces expéditions. Moustaches frémissantes, il reprochait à son fils de préférer la récolte des flatteries à celle des fruits de son labeur. Lui-même, avec une faux bien armée, se targuait de ramener plus de boisseaux que tout autre fermier, et ce sans avoir à se mettre en scène. Il ne perdait jamais une occasion de le rappeler.

Les soirs de veillées, chacun racontait ses prouesses du jour. On échangeait des souvenirs sur les morts de la semaine, on rappelait pour la millième fois comment les héros d'autrefois arrachaient les épis à mains nues. On évoquait avec nostalgie l'âge d'or où les céréales n'étaient pas belliqueuses. Chacun crachait par terre au souvenir de ce mage maudit qui avait cru bien faire en modifiant quelques épis afin qu'ils se récoltent tout seuls. Les paupières se plissaient au souvenir de l'éveil des céréales à la conscience, de leur découverte du sort effroyable réservé à leurs congénères. Et la saga s'achevait, des trémolos dans la voix, sur l'organisation de la résistance

chez les graminées. Depuis ce jour, les paillons n'étaient plus les seuls à être fauchés : le champ prélevait aussi sa part de sang sur les moissonneurs devenus guerriers.

Parfois, entre deux hauts faits, la conversation retombait. Chacun hochait alors la tête d'un air martial et ramenait sur lui les pans de son sarrau de paille. Après quelques minutes pesantes, un ancien s'éclaircissait la gorge et, avec un clin d'œil à l'assemblée, tournait la tête vers Maek.

— Et toi, Silencieux, quelle sera ta technique de chasse quand tu auras l'Âge de la Faux ?

Au milieu des gloussements et des bourrades moqueuses, Maek répondait invariablement :

— Je ne veux pas être fermier. Je veux être un Maître T'Sank.

L'assistance s'esclaffait alors de bon cœur et la conversation reprenait. Chacun se félicitait dans l'oreille de son voisin de ne pas être affligé d'un pareil idiot. On regardait, amusé, l'étincelle de colère s'allumer dans l'œil d'Akanem-Narak.

Année après année, le jeune garçon avait ainsi fini par acquérir une place au sein de la colonie. Lui qui ne parlait jamais, il servait à rompre le silence des conversations. Sa différence tempérait la jalousie de chacun sur l'homme le plus respecté de la communauté, son père. *Meilleure est l'armure, plus visibles en sont les défauts*, disait un proverbe de la friche. L'assemblée partie, le ceinturon de Narak rappelait à son rejeton taré qu'il demeurait le seul accroc de sa cuirasse.

Dans les faits, cependant, personne n'était certain de cette filiation. Les commères disaient que la femme du chef n'avait pas enfanté, mais avait trouvé le petit au milieu des boisseaux ramenés par des éclaireurs après une longue chasse. Nul n'avait su expliquer comment le nourrisson avait survécu à la voracité des épis, mais chacun avait admis qu'il était magnifique. De grands yeux noirs encadraient un petit nez pointu, délicat. Ses lèvres, fines et mélancoliques, contrastaient avec les bouches épaisses des fermiers, et la longue chevelure corbeau semblait avoir trempé dans du cirage à affûter.

Le garçon avait peu à peu gagné en prestance et en douceur, jusqu'au jour où l'intérêt de ses parents s'était émoussé devant son mutisme songeur.

Comme si ce tempérament étrange ne suffisait pas, on finit par s'apercevoir qu'il ne grandissait plus. Détail bouleversant mais indiscutable, l'enfant n'avait pas pris un seul pouce en plusieurs années.

La nouvelle fit de nombreuses fois le tour de la friche. Chacun faisait part de ses conclusions au sujet de l'affaire. Quelques-uns proposèrent d'en débarrasser la communauté. Après tout, la survie de chacun était constamment en sursis, on ne pouvait se permettre de remettre en cause des générations de sélection naturelle pour finalement tolérer un infirme.

Akanem-Narak s'opposa à toute entreprise contre son dernier-né. Il ne le fit pas par affection mais pour protéger son autorité. En adoptant le garçon, il en avait fait l'un des siens. Il s'était réjoui à l'époque de voir de nouveaux bras rejoindre son clan, avait considéré cette venue comme un présent d'Ivi, la Déesse de la Fertilité. La déception avait été amère, mais laisser perdre un membre de sa famille, même déficient, eût été admettre la moindre valeur de son rang.

La réaction de la prétendue génitrice fut différente. Elle consulta à plusieurs reprises le sage du village, un vieil illuminé qu'on avait vu descendre du nord quelques années auparavant et dont l'activité principale consistait à alterner visions prophétiques et éthyliques. L'essentiel de ses revenus provenait des femmes enceintes qui désiraient connaître le sexe de leur futur bambin afin de s'en réjouir si c'était un garçon. Les épouses du village n'étaient en effet considérées que comme l'unique moyen de produire des mâles. Le devin avait la réputation de donner la bonne réponse dans environ un cas sur deux, ce qui convenait fort bien à ces agriculteurs peu férus de statistique.

La dernière visite de la mère de Maek eut lieu un soir. Après de nombreuses semaines d'hésitation, elle s'était enfin décidée à se renseigner sur l'origine et le destin de son protégé. Tenant son fils par le bras pour se rassurer, elle se dirigea vers la petite cabane.

Comme les autres bâtiments, la demeure du vieillard était bâtie sur pilotis, mais située à l'écart de la communauté ainsi qu'il se doit lorsqu'on veut marquer son statut particulier. Les nombreux madriers qui la supportaient avaient été si souvent rafistolés qu'ils la faisaient ressembler à une pelote d'épingles retournée.

L'intérieur était tenu avec la volonté d'impressionner. Une cohorte d'animaux exotiques empaillés accueillait les invités. Accrochées à quelques maigres étais, des calebasses de divination s'entrechoquaient lorsque le vent soufflait. Des tapis fanés recouvraient le sol et les murs. Leurs motifs donnaient un étrange aspect organique au logis, comme si le visiteur se retrouvait soudain plongé dans le ventre d'un monstre marin.

Après avoir bredouillé quelques mots respectueux et expliqué le but de sa visite, la femme remit l'enfant entre les mains noueuses du vieillard. Celui-ci l'observa, souffla dans ses oreilles et palpa les os de son crâne. Il respirait avec bruit en charmant les alentours d'effluves chargés.

— Je me prononce enfin, dit-il. Cet enfant est de sexe masculin, sans aucun doute.

La mère écarquilla les yeux.

— Très Saint-Père, ce n'est pas... Je veux dire, nous savions cela...

— Vous le saviez? cria le vieil homme, offusqué.

Il se leva et se planta devant elle.

— Vous le saviez? cria-t-il de nouveau.

Il se rapprocha encore.

— Compagne, écoutez-moi bien. Partout dans ce monde mon nom signifie Connaissance. Je chevauche – avec élégance – les infinis secrets de l'univers, les souverains des royaumes extérieurs me défient de résoudre leurs énigmes perverses, et vous venez me voir pour une question dont *vous connaissez la réponse?*

Les yeux injectés de sang du patriarche envoyaient des éclairs. La mère de Maek ne savait que faire : afficher un profond respect ou se détourner des postillons alcoolisés.

— Je, Saint-Père, je viens pour...

— *Dehors!* rugit le vieil homme en brandissant un doigt taché vers la porte. Vous souillez la clarté de ma réponse avec vos parasites verbaux. Fuyez, et remerciez Magni de ma clémence, insolente!

La femme recula, épouvantée. Elle prit Maek par la main et l'entraîna vers l'extérieur. Le sage l'accabla d'injures jusqu'au seuil avant de claquer vigoureusement la porte.

Quand il fut de nouveau seul, ses traits se détendirent. Une expression soucieuse se forma sur son visage.

— Magni soit loué, souffla-t-il, c'est bien le premier Hempé. (Il ricana.) Je remercie les Dieux d'en être le témoin exclusif et privilégié. Mais la partie ne fait que commencer.

Il secoua la tête d'un air las et se mit à faire les cent pas en marmottant.

Devant l'impuissance évidente du sage, les potins sur Maek redoublèrent. On avait jugé son regard inexpressif, il devint étrange. Ses manières douces furent dénoncées comme peu naturelles. Sa taille devint prétexte aux élucubrations les plus pittoresques : s'il demeurait avorton, c'était parce que le développement de son âme ténébreuse éclipait sa croissance.

Durant quelque temps, le quotidien monotone de la friche fut ravi de trouver un sujet sur lequel dissenter, argumenter, trancher. Les fermiers débattaient sur le chemin menant au site de défrichage, les survivants concluaient au retour. On épiait les faits et gestes de Maek dans l'espoir d'y trouver matière à révélation.

Hélas, après quelques mois de commentaires et d'interprétations, même cette polémique bienvenue finit par s'essouffler. La conduite de l'enfant n'était pas assez fournie en détails croustillants pour alimenter les langues, encore moins pour perturber le rythme bien réglé de la communauté.

Un jour qu'il était en verve, son père en profita pour enterrer le sujet.

— Somme toute, affirma-t-il, le corps atteste de l'esprit. Nous savions déjà que l'âme de Maek était déficiente. Cette nouvelle tare,

physique, découle de la précédente et l'explique. Je ne vois rien de plus à dire.

La démonstration parut logique à toute la communauté. On laissa donc Maek en paix la plupart du temps, les exceptions consistant à taquiner le fils pour atteindre le père.

Le garçonnet, personne ne sut pourquoi, revint souvent rendre visite au sage. Il s'installait près du seuil de sa cabane, les jambes ballant au-dessus des pilotis. Le vieillard le rejoignait alors et lui adressait ou non la parole, selon son humeur. Il évoquait ses aventures dans une multitude de lacs, quand chacun savait qu'Alamänder n'en possédait qu'un seul, central, immense, d'où partaient les différents royaumes à la manière des rayons d'une roue. Il racontait des histoires étonnantes sur les Dieux, qu'il appelait les « Concierges du Monde » en riant de son blasphème.

Ce n'était pas ce côté excentrique, auquel il aurait pu s'identifier, qui attirait le garçon. Simplement, le vieillard le traitait avec respect, presque avec déférence. Il semblait tout connaître de lui, même si aucune de ses paroles ne le laissait paraître.

La veille de son dixième anniversaire, le sage lui posa la question rituelle : *Grand Honneur ou Grande Faux?*

L'enfant avait entendu cette formule de nombreuses fois au cours de la journée. Elle était censée faire pencher la balance du destin en sa faveur, symbolisait en quelque sorte l'entrée dans l'âge adulte. Dans son cas, la plupart des fermiers avaient lancé la question avec dédain, par superstition.

En réponse à l'ancêtre, Maek fit la grimace et s'installa en silence près d'un pilier de soutènement.

L'autre ne se découragea pas.

— Tu n'as pas peur d'être happé par les épis?

Aucune réaction.

— Veux-tu apprendre quelques figures de style pour mieux mettre en valeur tes premiers exploits? Il y a le *quatre-deux*, qui met l'accent sur la férocité du blé pour mieux souligner ta bravoure. Le *vingt-huit-douze*, qui...

Il s'arrêta et jeta un coup d'œil à son protégé. Maek ne l'écoutait pas. Son regard était fixé sur l'horizon. Les mains glissées sous ses fesses, il se balançait d'avant en arrière.

L'ancien n'insista pas et le silence s'installa.

Lorsque Maek ouvrit la bouche, le vieux sursauta mais tendit l'oreille.

— Ces gens sont pleins de leurs paroles. Ils sont comme des sacs de farine qui auraient appris à parler. Chacune de leurs phrases les vide un peu plus.

— Ne sois pas trop dur, petit. Les hommes parlent pour s'occuper. En général, cela ne porte pas à conséquence. Les vantardises sont le meilleur rempart contre la peur.

— Qu'y a-t-il de glorieux à faucher des épis ? Ils prononcent deux phrases pour un geste. On dirait qu'ils n'agissent que pour pouvoir en parler.

Les traits de Maek exprimaient le mépris et la détresse. Le sage s'approcha et l'entoura de son bras. Sa vieille robe raidie par la crasse, parsemée de taches indéfinissables, recouvrit les épaules de l'enfant.

— Alors que toi, ô grand Maek, tu es un homme d'action. Les mots ne sont à tes yeux que poussière de paille. Seul compte le souffle de tes gestes précis.

Le garçon ne releva pas l'ironie.

— Oui, dit-il d'un air buté. Marcher, courir, trancher, tuer. Tout cela est la vie. Les mots n'en sont que le reflet.

— Certes, mais une parole n'est-elle pas toujours à l'origine d'une action ?

Maek se tut un long moment.

— Oui. Mais dans ce cas, chacune de nos phrases doit servir nos gestes. Toutes les autres sont inutiles.

Le vieux hocha la tête.

— Que vas-tu faire de ta première journée de récolte ?

— Je ne sais pas.

— Et donc, si tes actes suivent tes paroles, tu ne feras rien. N'as-tu pas envie de rabattre leur caquet à ces paysans par quelque acte courageux ?

— Si je commence, je ne pourrai plus m'arrêter. Je me prendrai à leur jeu et vivrai de ma propre importance.

— Tu veux donc t'en aller ? Quelle activité te paraîtrait plus enviable que celle de fermier ? Ils sont respectés dans tout le royaume. C'est une noble besogne que de nourrir d'autres êtres vivants avec sa sueur et son sang.

— La nourriture ne me semble pas assez noble pour que l'on perde sa vie pour elle.

Le vénérable remua sur les planches mal jointes. Il avait du mal à cacher son émotion.

Nous y voilà.

Il reprit plus haut :

— Dans ce cas, pour quelle raison doit-on risquer sa vie, fringant Maek ?

— Pour la sauver. La vie n'a de prix que si on peut la perdre. À tout instant.

— Que voilà une belle recrue pour la garde de Sa Majesté.

Le sage lissa ses moustaches.

— Tu feras un grand soldat, petit. Une profession prestigieuse... qui consiste à supprimer la vie d'êtres humains pour en sauver d'autres.

— Un soldat ?

— Ou un assassin. Je connais ton obsession pour les guerriers T'Sanks. Tu ne penses qu'à cela depuis le premier jour où je t'en ai parlé. Hélas, ce n'est qu'une histoire pour les enfants qui ne mangent pas leur soupe de fétus.

Maek fronça les sourcils, ce qui dénotait chez lui de l'intérêt.

— Existe-t-il une école d'exécuteurs T'Sanks dans notre pays ?

Le vieux passa une main dans sa barbe. Cette conversation l'intéressait prodigieusement. En fait, il n'avait séjourné toutes ces années dans la friche qu'avec l'objectif de pouvoir un jour la tenir.

Il gloussa.

— Tu demandes cela avec l'air de quelqu'un qui chercherait une épicerie ouverte. Laisse-moi réfléchir. D'après la légende, il me

semble bien que quelque part au nord se tient la Confrérie, l'école des Maîtres Noirs, perdue au milieu de la plaine des Macrovores.

Si je te connais bien, Hempé, ta prochaine question concernera ton inscription.

— Et que faut-il faire pour y être admis ?

Le vieux lui parla des conditions, en termes simples et précis. Des reflets d'acier s'allumèrent dans les yeux du garçon. Il se leva sans un bruit et s'en fut. Le sage resta là, à siffloter en profitant de l'air du soir. Il éprouvait une intense satisfaction.

Le lendemain, les festivités pour le dixième anniversaire de Maek se réduisirent à un baiser distrait de sa mère. Son père s'agenouilla près de lui et le prit par les épaules. Il le contempla en silence, puis soupira et prit la parole :

— Maek, tu es idiot et je ne sais pas ce que tu retiendras de ce que je vais te dire. Tu as maintenant l'Âge de la Faux. Que tu le veuilles ou non, tu dois t'éveiller à la dure condition de paysan-guerrier. Notre colonie n'est prospère que parce que chacun se sacrifie pour les autres. Chaque boisseau est un pas vers la vie comme il peut en être un vers la mort.

L'homme fit une pause, puis se releva. Il n'attendait pas vraiment de réponse.

Il se tourna vers sa femme.

— Demain, je l'emmène aux champs. Il n'a qu'à prendre la faux de Brekaïc. Plusieurs lames sont manquantes, mais il n'aura pas besoin de l'armer. Va la chercher.

À la mention de son nom, Brekaïc sortit la tête de sous un appentis.

— Si cet enfant est capable de tuer ne serait-ce qu'un épi, intervint-il, cela freinera les quolibets. Mieux vaut être prudent avec sa première chasse. S'il meurt, les commères crieront au mauvais œil.

Il rejoignit son père d'un bond et se tordit comiquement les mains. Sa voix prit des intonations larmoyantes.

— *Oh, ooh*, Grande Déesse, épargne-nous, nous ne sommes pas dignes de recevoir ta punition. Épargne-nous afin que nous puissions nous *humiiiiiiiiier* devant toi !

Il s'arrêta net devant l'expression impassible de Maek. D'un coup de pied, il l'envoya promener.

— Dégage, paille des neiges. Par la Grande Faux, son regard vide me glace les sangs. Sait-il seulement qu'il existe ?

— Ça suffit, Brekaïc.

Le père ne plaisantait pas. Après réflexion, il décida que le petit se contenterait de les observer et imiterait à l'écart les feintes des guerriers.

— Marmaloar ! appela-t-il.

Dans la pièce voisine, l'aîné était occupé à vérifier les mécanismes complexes de son arme. Il posa son ouvrage et se présenta, l'œil sourcilleux.

— Oui ?

— Demain matin, j'emmène Maek aux champs.

Le bellâtre jeta un regard amusé à son jeune frère mais ne répondit pas.

— Tu partiras en avant pour préparer l'appât.

— Qui est mort ?

— Le vieux Keushek. Il est dans la réserve. Nous rejoindrons la gâtine de l'est. Nous lancerons le corps, puis nous commencerons à moissonner.

— Le champ est agité en ce moment. Est-ce qu'il ne faudrait pas semer un peu avant de récolter ? Les céréales pourraient délaissier le cadavre et nous attaquer.

— Fais à ton idée, mon fils. Maek fera partie des moissonneurs, mais il restera en retrait.

— Compris. Je m'en occupe.

Marmaloar rassembla quelques affaires. Il prit soin de se munir de pots de préparation d'appâts, des onguents à base de gelée de sang et d'extraits de glandes sudoripares. Les carno-céréales possédaient un odorat développé.

— Au fait, dit-il, Otlug a mis au point une nouvelle technique. Il jette des miches de pain complet au milieu du champ. Pendant que les céréales se recueillent autour de leurs parents, il a le temps de